

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 4 (1910-1911)  
**Heft:** 16

**Rubrik:** La musique en Suisse

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

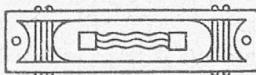
**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

des plus actifs promoteurs de cette institution, Théod. Radoux, directeur du conservatoire de la ville qu'il dirigeait depuis 1872, vient de mourir à 75 ans, à la tâche peut-on dire. C'est une grande perte pour Liège dont il avait considérablement élevé le niveau musical. Espérons que d'autres auront à cœur de poursuivre son but ; la jeune société Bach y veillera certes d'une part ; à peine née, elle en est à son 2<sup>e</sup> concert, celui-ci exclusivement consacré à quelques unes des belles pages d'orgue de Bach, exécutées par M. Waitz.

Nous terminerons notre chronique en signalant un concert commémoratif de Liszt, en Belgique ; il eut lieu au Conservatoire de Bruxelles sous la direction d'Edgar Tinel. Malgré l'admirable orchestre, les chœurs suffisants — mais peu convaincus — et les excellents solistes dont il disposait, le chef n'a pas donné de la *Ste-Elisabeth* l'exécution si colorée et vivante, pleine d'oppositions qu'elle réclame. Il ne faut pas oublier — et l'orchestre surtout le proclame haut assez — que Liszt conçut cette œuvre d'après les belles peintures de Moritz von Schwind à la Wartbourg où règne une si merveilleuse polychromie. Nous avons eu plutôt ici l'impression d'une grisaille, et l'œuvre parut bien longue ; quelques coupures — en plus de celles autorisées déjà par Liszt, eussent été nécessaires (chœurs à la fin du « Miracle des Roses » ; le récit sans intérêt de Frédéric II — 6<sup>e</sup> partie — qui du reste, sembla faux dans la bouche de cet empereur — artiste ! —, et d'autres. Le texte français de G. Lagye aux vieilles formules, aux ridicules paroles parfois, sacrifices à la rime, enfin, le pire de tout, à la prosodie bien répréhensible, ne sert guère l'œuvre ni les chanteurs. Parmi ceux-ci, il faut citer Mlle Elsa Homburger (St-Gall) — Elisabeth —, pour sa compréhension profonde, très poétique et juste de ce rôle si difficile et lourd qu'elle a soutenu sans défaillance jusqu'à la fin ; la mort d'Elisabeth, notamment, fut chantée en demi-teintes exquises. Mme Wybauw-Detilleux fut une Sophie dramatique à souhait ; MM. Houx et Seguin ont fort bien tenu leurs parties respectives. — Mais dans l'orchestre que de choses sont restées inexprimées ou voilées ! Et c'est dommage, car là surtout est la magie de cette partition pour laquelle du reste M. Tinel s'est donné de grand cœur, une peine infinie. Mais, celà ne suffit pas toujours !

MAY DE RÜDDER.



## La musique en Suisse

### RÉDACTEURS :

- Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.  
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone.  
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.  
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

**GENÈVE.** La soirée au bénéfice de l'orchestre, épilogue annuel des concerts d'abonnement, a été parée de son éclat accoutumé. Pas un siège de vide dans le grand Victoria-Hall ; pas de fleurs, heureusement, car il est toujours quelque peu ridicule d'en recevoir sur l'estrade, quand on n'appartient pas au beau sexe. Au programme, l'ouverture d'*Iphi-*

*génie en Aulide*, le prélude du III<sup>me</sup> acte des *Maitres-Chanteurs*, que je ne me rappelle pas avoir jamais entendu mieux interpréter ; la *Symphonie en ut mineur* de Saint-Saëns pour orchestre et orgue, dont la facture est admirable, néo-classique, et par là-même un peu vieillie déjà, plus que le vrai classique. Elle abonde pourtant en idées ingénieuses, et l'orchestration en est extrêmement intéressante ; le piano, traité comme un instrument d'orchestre par un des rares compositeurs qui ne se font pas illusion sur ses réelles capacités, y joue un rôle épisodique et, grâce à l'orgue, qui s'allie si heureusement aux autres instruments, la symphonie atteint dans le finale à une beauté, à une richesse sonore, dont on n'oublie plus la sensation rare. — Mais le principal succès de la soirée a été pour le soliste, pour le grand Eugène Ysaye, un de ces artistes de par la grâce de Dieu dont on ne trouve que quelques exemples dans un siècle. Il a interprété deux concertos, l'un de Vivaldi, l'autre de Brahms. Le premier, d'une inspiration charmante qui coule de source, comprend une partie d'orgue, admirablement exécutée — malgré les difficultés provenant de l'éloignement de l'orgue — par M. Montillet, qui, par modestie, s'est d'abord refusé à prendre pour lui sa part méritée des applaudissements. Ysaye est l'un des musiciens qui ont mis du temps à comprendre et à aimer Brahms. Il y a une vingtaine d'années, il refusait de jouer son concerto à Genève ; cette fois-ci, il l'a exigé. L'interprétation qu'en a donnée M. Flesch doit se rapprocher plus de celle rêvée par Brahms, elle est plus parfaite si l'on veut ; mais on y sent le travail, qui paraît absent chez Ysaye. Ysaye recrée en se jouant, les œuvres des compositeurs ; et quels progrès constants ne fait-il pas ! Oui, des progrès, car un grand artiste ne demeure pas stationnaire. Son goût n'a pas cessé de s'épurer et de s'affiner ; sa compréhension des œuvres a été s'approfondissant de plus en plus ; l'autre soir, par exemple, on pouvait remarquer dans son jeu certains accents un peu rudes qu'on y aurait vainement cherchés il y a vingt ans. Mais je m'attarderais indéfiniment à parler de lui, et cela sans vous donner de son jeu une idée exacte, car toutes les fois qu'on traduit en paroles les impressions produites par les sons, on les fausse, nécessairement. Je mentionne donc seulement encore le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, donné en *bis*, non sans m'étonner qu'après l'avoir exécuté des centaines de fois, Ysaye puisse le jouer avec autant de verve, de spontanéité, de plaisir apparent qu'à une première audition. Sans doute, l'artiste revêt alors, en quelque sorte, la personnalité des auditeurs qui l'entendent pour la première fois.

Par une malencontreuse coïncidence, quatre concerts avaient lieu le lundi 4 avril, celui de la « Société symphonique » de Genève, celui du « Trio Cœcilia », l'une des cinq soirées qu'a organisées avec une belle audace le jeune organiste M. Faller (je parlerai d'elles lorsqu'elles seront terminées), et l'audition de la *Passion* de Schütz.

La « Vie musicale » ayant eu fréquemment l'occasion d'apprécier les artistes du « Trio Cœcilia », j'ai dû renoncer en faveur de la *Passion* au plaisir que j'aurais eu à les entendre. On m'a vanté la précision rythmique et la puissance dont ces artistes ont fait preuve, surtout dans un trio de M. J. Lauber, passionné et exubérant, la variété avec laquelle elles ont présenté les quinze ou vingt petits tableaux — série un peu longue pour une œuvre de musique de chambre — qui forment le *Dumki* de Dvorak.

La première audition de la *Passion* de H. Schütz, organisée par M. Montillet, avait attiré la plupart des musiciens genevois. Comme on ne goûte pleinement un tableau d'un primitif qu'en faisant abstraction des défauts

dûs à l'époque, de même il faut pour apprécier à sa valeur une œuvre ancienne, se reporter au temps où elle a été écrite, sous peine de trouver ennuyeux et monotones les récitatifs, même abrégés par de sages coupures. Quand on se souvient que Schütz, un novateur, un des plus grands musiciens du XVII<sup>me</sup> siècle, est né cent ans exactement avant J. S. Bach, on ne peut s'empêcher d'admirer la vigueur et parfois la fougue des chœurs toujours très courts (le chœur représente la foule), l'ampleur et souvent la beauté expressive à laquelle atteint le récitatif, toutes les fois que le texte s'y prête (le : *Il pleura amèrement* fait pressentir, grâce au port de voix poignant, le fameux *weinte* de la *Passion selon St-Jean*), enfin le naïf et profond sentiment religieux qui anime l'œuvre tout entière. Pour en rompre un peu la monotonie, M. Montillet y avait intercalé, comme on le fait en Allemagne, des chorals anciens, parmi lesquels je relève une belle et un peu âpre harmonisation, due à Hassler, du choral tiré de la chanson populaire : *Mein G'müt ist mir verwirrt*, et adapté entr'autres, après égalisation de toutes les valeurs de notes, au cantique : *O Haupt voll Blut und Wunden*. Le chœur de St-Joseph, sous la direction de M. Montillet, s'est montré tout à fait à la hauteur de sa tâche. M. Denizot, ténor, au timbre très agréable bien qu'un peu nasal, a fait un bon évangéliste, et M. Roch a interprété les divers rôles de basse avec une flamme intérieure, une sincérité émouvantes. Il est impossible de réaliser le rôle du Christ d'une manière adéquate : du moins peut-on demander à l'interprète d'être simple, de renoncer à toute affectation sentimentale. C'est ce que M. Nicoud, baryton, doué d'ailleurs d'une belle voix, paraît n'avoir pas compris.

La Société de chant du Conservatoire et la Chapelle Ketten réunies ont donné le jeudi 9 une audition du *Paradis et la Péri* de Schumann. Cette œuvre, inégale comme toutes les œuvres de longue haleine de Schumann, contient de grandes beautés ; la première et la dernière partie auraient paru moins ennuyeuses, si l'interprétation des *allegro* avait été plus animée, et on aurait mieux entendu les *soli*, si l'orchestre n'avait paru s'être donné pour devoir de couvrir la voix presque toujours. Ces taches n'ont pas empêché le public d'apprécier une fois de plus les hautes qualités de M. Ketten comme chef de chœur, la jolie sonorité à laquelle il atteint toujours, même dans une œuvre comme celle-là où l'écriture vocale n'est pas sans défaut. Les solistes, tous doués de belles voix, et bien en forme, ont été effacés par l'admirable cantatrice qu'est M<sup>me</sup> Debogis-Bohy ; elle a été déclamée et méritait de l'être encore davantage ; la culture générale, musicale et spécialement vocale, la poursuite incessante du perfectionnement, unies à de si merveilleuses aptitudes naturelles, à une voix exquise dans les demi-teintes et capables de dominer, sans dureté, le *forte* des chœurs, tout cela fait d'elle une artiste comme il y en a peu, qu'on ne se lasse pas d'entendre interpréter les genres les plus divers.

Je n'ai pu assister le 31 mars à un concert consacré à des œuvres de M. Frank Choisy. Le programme comprenait une réduction à deux pianos, jouée par M<sup>lle</sup> Perrottet et M. Kürsner, d'une *Symphonie* avec solo et chœurs (écrite pour 161 chanteurs et 113 instruments, dont 13 de batterie), un chœur pour voix d'enfants (au piano, M<sup>me</sup> J. Voirier), diverses pièces de piano qui vont paraître et dont je parlerai alors.

Quand on parle des efforts tentés par l'*Art social* pour rendre la bonne musique accessible au public peu cultivé, on voit encore se dessiner bien des sourires sceptiques. De plus en plus, les faits semblent prouver que les sceptiques ont tort. Tout dernièrement, la *Passion* de Schütz a été donnée

avec un plein succès devant le public ordinaire de l'*Art social*, et cinq cent cinquante auditeurs, presque tous abonnés, tous ayant payé leurs billets, ont suivi avec un intérêt qui n'a pas faibli un instant les trois séances de musique allemande, française et slave, organisées par l'excellent violoniste, M. Darier, qui a fait au début de chaque concert une courte causerie explicative. M<sup>le</sup> Burgy, cantatrice, douée d'une belle voix très bien posée, M<sup>le</sup> Brando, baryton russe, très remarquable (qu'on aura l'occasion d'entendre dans d'autres concerts), MM. Max Behrens et Alexandre Mottu, pianistes bien connus de nos lecteurs, et enfin M. Darier lui-même, ont prêté à ces séances le concours de leurs beaux talents, faisant entendre trois sonates pour piano et violon de Beethoven, plusieurs pièces empruntées aux diverses écoles de musique française anciennes et modernes, enfin plusieurs échantillons de musique slave-polonaise (Chopin et Paderewski), tchèque (Dvorak) et russe. Le public de l'*Art social* rendrait des points, à certains égards, au public ordinaire des concerts. Il écoute dans un silence religieux, buvant littéralement la musique. Et comme il n'a pas de norme pour estimer la difficulté technique, il goûte surtout la musique, et non l'acrobatie : ce sont, par exemple, les morceaux lents qui portent le mieux (probablement parce que les auditeurs en peuvent suivre et apprécier la mélodie). Ces derniers essais m'ont convaincu qu'au moins pour une élite d'ouvriers et de petits employés, l'œuvre musicale poursuivie par l'*Art social* est éminemment utile.

EDMOND MONOD.

---

La « Société symphonique de Genève », orchestre d'amateurs, a donné un concert le 3 avril, à la salle de la Réformation. Très en progrès depuis l'an dernier, grâce au travail persévérant qu'il a accompli sous la direction experte de son chef, M. le professeur Ostroga, cet orchestre a donné une bonne exécution de l'ouverture d'*Alceste* de Gluck, et de l'*Inachevée* de Schubert. Les charmantes mélodies de cette symphonie furent nuancées avec finesse et les tragiques accords *ff* attaqués avec une belle vigueur. M. Ostroga mérite des félicitations pour l'excellent résultat qu'il a su obtenir.

Trois solistes de valeur prêtaient leur gracieux concours : M<sup>le</sup> Ronval a une superbe voix de contralto qu'elle a fait valoir dans trois fragments d'opéras (Saint-Saëns, Meyerbeer, Bizet). M. Rouge, le distingué hautboïste, a joué avec une belle sonorité et un style remarquable un concerto de Haendel (première audition à Genève). Cette œuvre, d'une grande beauté, fut très bien accompagnée par les instruments à cordes de l'orchestre symphonique. On a entendu avec plaisir M. Johannot, dont la technique sûre et le jeu expressif ont été particulièrement appréciés dans le concerto n° 2 de Max Bruch.

Le « Cercle Choral » de Genève, habilement dirigé par M. Pochon, musicien expérimenté, s'est aussi produit dans deux chœurs qui ont été applaudis.

H. F.

---

**VAUD** Une « association » de plus a vu le jour il y a quelques mois dans notre canton de Vaud, à Montreux, sous les auspices d'une femme de lettres et d'une artiste très active, très entreprenante, M<sup>me</sup> Clea Lucius. La « Société internationale de Progrès artistique », dont le nom est peut-être bien un peu gauche, un peu prétentieux (mais allez en trouver un

autre!), a eu d'heureux débuts à Montreux, en une soirée théâtrale. A **Lausanne**, son premier concert a souffert quelque peu de la lassitude des fins de saison, mais il nous a fait faire la connaissance d'artistes de talent et d'œuvres dont quelques-unes du moins méritent d'être. M. Lennart de Zweyberg est un violoncelliste des plus remarquables, un interprète peut-être unique des musiques slaves, tel ce *Chant du ménestrel* de Glazounow dont il sut faire une merveille. Comme M<sup>lle</sup> Emma Holmstrand, nous l'avons moins goûté dans les œuvres de musique ancienne, de telle sorte que la partie scandinave du concert fut la meilleure. Chantées d'une voix de cristal si particulière aux artistes du Nord, mais qui malheureusement avait, ce soir-là, une peine trop grande à se tenir au diapason du piano, des « mélodies » inédites de Järnefelt ont éveillé en nous le désir de mieux connaître les œuvres du maître finlandais. Au piano, trop discrètement souvent, mais très musicalement toujours, M<sup>lle</sup> E. de Gerzabek. Tout cela est fort bien et nous souhaitons sincèrement à la nouvelle société un brillant avenir, digne des hautes aspirations qui l'ont fait naître. Mais pour qu'elle réalise pleinement son but, il faut que dorénavant elle attache aux moindres détails (tels que la confection vraiment « artistique » du programme) l'importance qu'ils méritent ; il faut surtout qu'elle exerce un contrôle sévère sur les œuvres admises à ses programmes et ne souffre plus d'*Humoresque* du sous-Popper que peut être Arensky, ni de *Fraîche rosée* du médiocre sous-Grieg que peut être Sjögren..., lorsqu'ils le veulent !

Ah ! comme j'aimerais dire ici le plaisir rare que j'ai éprouvé à entendre de nouveau (c'était à la répétition générale) le jeu plein de vie et de santé — de cette santé qui donne la joie ! — du merveilleux pianiste Arthur de Greef. Mais mon collaborateur l'a entendu au concert même et ne peut manquer d'en parler en termes tout aussi enthousiastes.

G. HUMBERT.

---

C'est au XIII<sup>me</sup> concert symphonique que nous avons rencontré le plus amusant des exemples de réminiscence musicale. Dans l'ouverture du *Roi d'Ys* de Lalo, le moins musicien des auditeurs a été surpris de l'analogie de certains thèmes avec les plus connus des leitmotifs wagnériens. C'est d'abord la phrase initiale du Chant des Pèlerins, qui est complaisamment répétée aux trombones, comme dans le final de *Tannhäuser*, puis le Chant de l'Etoile aux violoncelles comme dans l'ouverture. On ne peut en aucune sorte accuser Lalo de plagiat, ce compositeur, aux rythmes et aux thèmes si originaux, n'était pas à court de mélodies, et ceci prouve simplement que les artistes les plus sincères sont sujets à la réminiscence. On ne peut, en aucune sorte, songer qu'il y a dans ces motifs tronqués une simple coïncidence : qui ne connaît le modèle des ouvertures de Wagner ? Et du reste, la réminiscence, tant redoutée de la plupart des compositeurs modernes, n'est-elle pas souvent préférable aux originalités cherchées, tourmentées et pénibles, qui font loi actuellement ?

*Le son du cor* de M. Ed. Combe, œuvre aussi romantique que le demande le sujet, a été superbement rendu par M<sup>lle</sup> J.-L. Rouilly. L'orchestre à lui seul sonne bien, l'accompagnement très descriptif est surtout réparti entre le cor, les bois, et ne comporte pas les cordes supérieures. La ligne de la voix est élégante, tout en se maintenant plutôt dans le médium.

M<sup>lle</sup> Rouilly se fait rapidement un nom dans le monde musical, nous avons assez dit en d'autres occasions tout ce qu'elle a de grand et d'exceptionnel. Toutes ses qualités ont été mises en évidence dans le lied de Hugo Wolf qu'elle a chanté en place de celui de Schubert, mais nous avons infinitérement regretté son choix de l'air du *Roi d'Ys* qui convient mieux à une voix légère.

L'orchestre a donné une très belle exécution de la VIII<sup>me</sup> symphonie de Beethoven et, avec une expression pleine de charme, le *Dernier Printemps* de Grieg.

Le mercredi suivant était réservé aux principaux solistes de l'orchestre. Il y aurait beaucoup à dire sur la valeur de certains de ces éléments. Sans entrer dans trop de détails, nous tenons à mentionner un compositeur de réel mérite, M. Pychenoff. Il est vrai que sa *Suite* est très Tschaïkowsky, que certaines phrases se répètent avec un peu trop de complaisance, mais ces phrases sont belles et ne fatiguent pas. M. Pychenoff sait manier l'orchestre et il n'est jusqu'aux pédales des timbales qui ne produisent l'effet voulu, comme dans le final. Le caractère populaire de cette dernière partie a valu à l'auteur de chaleureuses acclamations. Ce morceau semble, du reste, le mieux venu, avec l'*Aurore*. Nous n'avons pas compris le choix que M. Heise, certainement un musicien de valeur, a fait du *Concerto* de Sellner. M. Heise est un virtuose et un musicien, mais il a eu le tort d'exécuter un morceau de pure virtuosité ; les cantilènes sont banales, et rien n'est plus fastidieux qu'un hautbois se promenant en d'interminables gammes « hautboïstiques » peut-être, à coup sûr très peu esthétiques. C'est dans le *Septuor* de Beethoven qu'on a surtout pu apprécier les qualités de nos premiers instrumentistes : MM. Keizer, Marion, Gorianz, Klauss, Garage, Richter et Dubois. Ce sont malheureusement ces qualités personnelles qui ont dominé et si l'ensemble fut bon, le fond et l'homogénéité, qui ne s'obtiennent que par un nombre suffisant de répétitions et une pratique constante, ont fait défaut. Le *Menuet* cependant fut rendu dans un point de perfection. Et pendant que nous parlons de la valeur des éléments principaux de notre orchestre, il convient de s'arrêter particulièrement à son chef qui, par son dévouement, en a fait quelque chose. La soirée donnée à son bénéfice a eu à souffrir de la concurrence du concert-conférence de St-François, auquel chantait M<sup>me</sup> Gilliard-Burnand. Ces deux favoris du public l'ont partagé et c'est l'excellente cantatrice qui a eu la grosse part, puisque plus de deux mille billets étaient vendus.

Lorsque, il y a quelques années, Gustave Mahler dirigeait à Vienne son concert Beethoven-Mahler, nombreux furent ceux qui crièrent à la faute. Il en fut de même avec notre chef, dans son concert Wagner-Ehrenberg.

Mahler a cherché une opposition dans son concert et, certes, il y est arrivé ; M. Ehrenberg nous a donné à côté de ses œuvres, celles qu'il dirige avec le plus d'esprit et de tempérament. De plus, il n'a pas craint de rapprocher de sa musique celle avec laquelle on lui trouve le plus d'affinités. Si M. Ehrenberg n'avait donné que des œuvres médiocres à côté des siennes, on aurait certainement dit qu'il mettait à profit le proverbe : *dans le royaume des aveugles... et qu'il cherchait à briller facilement*. Mais celui qui sent une force créatrice en soi, cherche à s'encadrer d'œuvres dont il sait la force. Son *Nachtlied* rendu avec une grande finesse de son et avec cette technique propre et pure qui caractérise M. Keizer, a un charme pénétrant. M<sup>me</sup> Blanchet qui, à la Maison du Peuple, se révéla la véritable

interprète des chants de M. Ehrenberg, manque cependant encore de puissance pour la salle du théâtre. Nous avons dit l'excellence de son école, mais les finesse et effets de douceurs auxquels M<sup>me</sup> Blanchet s'est surtout attachés furent, sinon couverts par l'orchestre, du moins trop effacés et perdus dans les deux premiers chants, ainsi que dans les œuvres de Wagner. Le *Zuversicht*, dans lequel M<sup>me</sup> Blanchet a beaucoup plus donné, fut un vrai triomphe pour la cantatrice comme pour l'auteur qui furent abondamment bissés et fleuris.

Les *Farfadets*, scherzo plein d'esprit et de science contrapuntique, fut le gros succès de la soirée, badinage que M. Ehrenberg aura écrit sans chercher à être bien profond, cette œuvre amuse plus qu'elle n'émeut ou ne charme, mais le public tient à donner raison à Helmholtz : *en musique la sensation est tout... donc pas le sentiment.*

Le *Memento vivere !* est ce que nous savons de plus grand, de plus profond, en un mot de plus complétement *beau* parmi les compositions que nous connaissons de M. Ehrenberg. Nous avons eu le sentiment d'être en présence de son œuvre maîtresse. La donnée nous paraissait promettre une œuvre des plus réalistes, il n'en est rien heureusement. M. Ehrenberg ne commente pas une émotion, il l'exprime. Il dit le résultat plutôt que la cause de ses émotions, il semble, de ce fait, s'écartez du programme, parce qu'il le stylise au lieu de s'y assimiler. Et c'est ce qui différencie son œuvre de la musique à programme. Il s'attache à la forme, et une forme vraiment musicale et esthétique s'allie bien difficilement à la forme du livret. L'emploi des formules, fréquent chez les stylistes, se rencontre beaucoup dans ce poème, mais rien n'y est conventionnel. M. Ehrenberg ne cherche pas à noter exactement, il veut parler et sa musique est musique pure, malgré le programme.

Le concert donné au bénéfice de deux orphelins a fait une très belle salle. On a beaucoup admiré un *Trio* de Reinecke, la *VIII<sup>e</sup> Béatitude* de C. Franck, des soli de M<sup>lle</sup> A. Favre, professeur de chant et surtout une interprétation des plus musicales, d'une sonate pour violon et piano de C. Franck, par M. Pierre Pilet. Ce jeune violoniste, élève d'Ysaye, doit un brillant avenir à des qualités exceptionnelles de chaleur, de rythme et de phrasé. Sa technique est d'une grande pureté.

Nous avons réentendu M. de Greef dans un concert extraordinaire. Le grand pianiste a donné des interprétations prodigieuses du *II<sup>e</sup> concerto* de Saint-Saëns et de celui de Grieg. L'orchestre a donné une exécution tout à fait dans l'esprit de l'œuvre, de l'ouverture de *Manfred* de Schumann, mais insuffisamment préparée ainsi que l'*Orphée* de Liszt. En somme, c'est surtout au quatorzième concert classique qu'on a pu admirer les progrès énormes que M. Ehrenberg a fait accomplir à l'orchestre et qu'on s'est rendu compte de sa valeur actuelle.

H. STIERLIN.

**Vevey.** — Me voici bien en retard pour donner un aperçu des manifestations musicales de quelque intérêt qui s'égrenèrent durant la saison écoulée dans notre paisible ville. L'abondance du sujet me force à être bref... pourvu que ce ne soit pas trop monotone !

Me conformant à l'ordre chronologique, je passe sur un « Concert-Audition » de M. Lamp au moyen du Phonola et Phonola-Piano. C'était plutôt une réclame commerciale. Si, au point de vue mécanique, le Phonola est un moyen ingénieux de reproduire les exécutions des virtuoses, il n'en

reste pas moins une chose morte et sans âme qui ne saurait avoir la prétention de merveilleux que d'aucuns lui attribuent : l'art n'est-il pas comme un langage supérieur de la vie ?

Que dire du concert donné le 28 novembre 1910 par notre orchestre l'« Harmonie », sinon beaucoup de bien ? Au programme : la *III<sup>e</sup> Symphonie* de Beethoven, l'ouverture de la *Vie pour le Czar* de Glinka, la *Marche Hongroise* de Berlioz et un *Concerto* pour basson de Weber. Les excellents amateurs qui composent l'« Harmonie » ont foi en eux-mêmes : c'est là, avec un labeur persévérant, le secret de victoires futures. A la vérité, cette bonne phalange a une mission honorable et délicate à remplir : l'épuration du goût musical en notre ville. Cette transformation lente et difficile s'accomplit déjà, heureusement. Bien que l'« Harmonie » en soit encore à la période, toujours un peu ingrate, de l'adolescence où les forces n'ont pas acquis toute leur plénitude et leur équilibre, cet orchestre n'en a pas moins été d'une bonne tenue dans l'interprétation de l'« Héroïque » ; il fut mieux à l'aise et plus brillant dans les autres exécutions du programme. Somme toute, le directeur, M. Weiss, et ses musiciens se sont, une fois de plus, fait honneur.

Le sympathique « *Trio Cæcilia* » a donné le 2 décembre un concert entièrement consacré à Beethoven. Il est superflu de dire pour l'instant les qualités d'ensemble comme la valeur particulière de chacune de ces artistes que le riche tempérament de M<sup>lle</sup> de Gerzabek entraîne et vivifie. L'unique variante du programme était une série de *Chants Ecossais* que M<sup>me</sup> Gilliard-Burnand a dit avec beaucoup d'âme et de finesse.

Nous attendions P. Goldschmidt, mais le concert annoncé n'eut pas lieu, malheureusement. Je crois que ce fut la maladie qui retint l'artiste loin de Vevey.

La « Société chorale » de notre ville est arrivée à une période de féconde activité, grâce, sans doute, à la vaillance et au talent de son directeur, M. Ch. Troyon.

Le concert donné le 22 janvier au Casino du Rivage en est une nouvelle preuve. L'intérêt de cette audition était relevé par la personnalité du soliste, M. A. de Ribeauville. Les lecteurs de la « Vie musicale » connaissent déjà les qualités de ce jeune artiste qui promet tant. Je me borne à relever l'exécution intelligente et personnelle qu'il donna du *Concerto en ré mineur* de Max Bruch, spécialement. Il ne faudrait point oublier son accompagnateur discret autant qu'habile, M. le professeur W. de Mumm. — Parmi les chœurs, il en est qui n'avaient jamais été entendus à Vevey, je veux parler des chœurs d'*Aliénor* (Heureux qui revoit sa patrie — Chœur des pénitents — La navette du temps). Ils produisirent un effet excellent, et l'auteur, M. Doret, présent au concert, témoigna de sa vive satisfaction.

Il n'y avait que 250 personnes pour entendre Jacques Thibaud ! N'est-ce pas navrant ? Il est vrai que la proximité du concert de la « Chorale » y est pour quelque chose, cependant... ! Bref, ce fut tant pis pour les absents. Car M. Thibaud nous est revenu avec cette clarté, cette grâce aimable et simple, cette interprétation pleine de vie et de noblesse, sans artifice, libre de mièvrerie et d'affection. L'exécution du *Concerto en si mineur* de Saint-Saëns, en particulier, fut admirable. On put apprécier à son tour, M. R. Steinmetz comme pianiste dans la *Ballade* de Debussy et le *Menuet* de la suite intitulée *Children's Corner*. Aussi bien, le concert Thibaud est-il un des plus beaux qui se soient donnés ici, de tout l'hiver.

Nous eûmes aussi le privilège d'une visite du «Tonkünstler Orchester» de Munich, vous le savez déjà. M. Lassalle nous présenta un programme dont l'homogénéité n'était pas le premier souci. Il s'agissait avant tout de faire étalage de toutes les ressources que possède une phalange aussi nombreuse et musicalement disciplinée comme l'est le «Tonkünstler Orchester». — Ce fut dans le développement du poème de R. Strauss, *Mort et Transfiguration* que nous eûmes l'impression la plus vive des qualités du chef et des musiciens! Espérons qu'ils nous reviendront encore, mais moins fatigués que cette fois, puisque en venant à Vevey ils achevaient le cycle d'une de ces tournées «kolossales» dans divers pays.

Je dois citer encore le passage en notre ville de deux artistes qui y laissèrent le meilleur souvenir: la jeune virtuose Beatrix Leech et M<sup>lle</sup> Paula Koenig. La première se fit entendre le 28 février dans un concert où elle a montré de nombreuses qualités dont plusieurs cependant demandent encore à être perfectionnées.

La réputation de M<sup>lle</sup> Paula Koenig n'est plus à faire. C'est une pianiste que nous aimions voir venir souvent. Si, à son audition du 6 mars dernier, elle n'eut qu'une demi-salle, c'est que la saison n'était pas très propice. Après tant de soirées particulières qui se déroulent durant l'hiver, le public se fatigue et ne prend plus garde aux bonnes occasions qu'il aurait encore d'entendre quelque concert de valeur.

Je clos ces lignes en signalant deux représentations bien menées du délicieux opéra de Lortzing *Der Waffenschmied von Worms*. C'est l'excellente Société allemande le «Frohsinn», directeur M. J. Steiniger, qui interpréta cette œuvre intéressante et que l'on n'avait jamais entendue jusqu'ici à Vevey. Chœurs, orchestre (Harmonie), solistes, tous firent preuve d'une préparation sérieuse et intelligente.

Là se terminent mes nouvelles. On attend la *Fête des Musiciens suisses*, pour laquelle la «Société chorale» travaille avec entrain. Malgré le froid sourire d'avril, les beaux jours nous reviendront et avec eux les concerts publics qu'un orchestre permanent engagé pour la saison d'été donnera au Casino du Rivage, comme l'an passé. Ces concerts furent très appréciés et l'essai de l'année dernière ayant été concluant, on a décidé de continuer. Le public veveysan prouve par ses souscriptions qu'il tient à s'offrir ce luxe du meilleur aloi.

JOACHIM ROUILLER.

